OPINION

Pro-choix : soyez plus convaincants!

PAR LAURENCE GODIN-TREMBLAY · 26 JUIN 2023

Il faut se réjouir de voir les médias, et maintenant certains politiciens, prendre position en faveur de la liberté d'expression. En annulant le rallye de *Harvest Ministries International* au Centre des congrès, sous prétexte d'une affiliation entre cette église protestante et le mouvement pro-vie, le gouvernement Legault a certainement outrepassé les limites de son pouvoir.

Je me désole cependant de noter dans l'espace public une autre forme de censure, plus insidieuse, parce qu'implicite. Partout, on dépeint les partisans pro-vie comme des « extrémistes de droite » ou des « ultrareligieux », de manière à discréditer d'avance leurs arguments.

La société québécoise nourrit volontairement une image caricaturale du mouvement pro-vie. Tantôt elle le ridiculise, en le comparant par exemple au créationnisme, tantôt elle le démonise, y voyant une oppression similaire au nazisme (ironie, s'il en est une). Les Québécois justifient leur répulsion intense devant tout débat sur l'avortement en évoquant le renversement de Roe v. Wade aux États-Unis, signe que ce « droit » se perdrait facilement.

En réalité, à force de fuir tout débat, les pro-choix fortifient, à leurs dépens, le mouvement pro-vie et risquent l'avènement même de ce qu'ils redoutent.

Des bénéfices de l'opinion contraire

Dans son essai *De la Liberté*, John Stuart Mill le conclut sans équivoque : empêcher l'expression de l'opinion contraire à celle de la majorité ne conduit à rien de bon.

Il y a deux possibilités : l'opinion dominante est ou bien fausse ou bien vraie. Si elle est fausse, alors ignorer les arguments contraires constitue un mal évident, puisqu'il devient pratiquement impossible de se corriger. Dans le cas particulier de l'avortement, s'ajoutent à l'erreur de graves conséquences, comme ce sont environ 100 000 bébés par année, au Canada seulement, qui en paient les frais.

Les pro-choix se scandaliseront sans doute à la seule idée qu'ils puissent se tromper. C'est le paradoxe de notre société : un scepticisme radical sur plusieurs sujets pourtant évidents, par exemple, la binarité sexuelle, et un dogmatisme tranchant sur des questions plus que douteuses.

À des fins d'hypothèse, considérons cependant comme vraie la position pro-choix. Même dans un tel cas de figure, la société québécoise se tire dans le pied en refusant tout débat, car c'est se condamner à l'ignorance. Comme le remarque Mill, c'est s'empêcher de connaitre réellement la vérité que l'on professe. Car on ne saisit alors ni les fondements de cette opinion, ni les distinctions que les contrarguments obligent à tracer.

C'est le paradoxe de notre société : un scepticisme radical sur plusieurs sujets pourtant évidents, par exemple, la binarité sexuelle, et un dogmatisme tranchant sur des questions plus que douteuses.

Tout amoureux sincère de la vérité le reconnait : la pensée se nourrit de l'argumentaire pour et contre. Socrate, père de la philosophie, confrontait sans relâche ses idées à celles d'autrui. Les théologiens du Moyen-Âge connaissaient aussi l'importance d'une telle démarche, eux qui étaient friands de *disputatio*. John Stuart Mill s'inscrit également dans cette longue tradition dialectique.

Beaucoup se vantent aujourd'hui de « savoir » que l'avortement constitue un droit primordial pour toute femme. Mill accuserait la plupart d'entre eux de penser ainsi, simplement du fait de baigner dans une société foncièrement pro-choix. Prenez une personne au hasard et faites-la naitre au siècle dernier, elle sera aussi farouchement pro-vie qu'elle est aujourd'hui pro-choix.

Les prochaines générations changeront d'avis

Par leur refus d'argumenter, les pro-choix s'enlisent dans la paresse et l'ignorance. Ils ne justifient plus leur position que par des émotions. Les générations futures prendront conscience de cette faiblesse argumentative

Consultez notre dossier Web en cliquant sur la bannière

J'en suis la preuve. Adolescente, j'étais résolument pro-choix, à cause de mes parents et du discours ambiant. Je ne supportais aucune remise en question, au point d'avoir déjà frappé l'un de mes amis pour avoir osé exprimer son malaise au sujet de l'avortement durant un débat en classe.

Plus tard, j'ai découvert la philosophie et appris à dialoguer plutôt qu'à insulter. En reprenant le débat sur l'avortement, dans un but sincère d'apprendre, je me suis surprise à changer d'avis. En repassant les arguments communs sur l'avortement, je n'en ai retenu aucun comme concluant.

« C'est mon corps, mon choix. »
Pourtant, aucune femme enceinte ne possède deux cœurs, quatre mains ou quatre jambes. Elle n'accouche pas non plus de son propre corps.

« C'est un amas de cellules. »
Vous et moi aussi, tout comme le fœtus. Mais pas seulement, sinon comment expliquer son unité ainsi que son développement?

« Il n'est pas vivant. »
Mais s'il ne vit pas, comment peut-il se nourrir et croitre, opérations pourtant propres au vivant?

Pour rester branché au Verbe

JE M'ABONNE À L'INFOLETTRE

« Il n'est pas viable hors du sein de sa mère avant 23 semaines. »
Au moins, cet argument concède la malice des avortements tardifs. Mais un doute demeure : en quoi la non-autonomie du fœtus légitimerait-elle sa condamnation? Mon fils de deux ans aussi n'est pas viable sans moi. Et pourtant, on m'accuserait de négligence criminelle si je l'abandonnais à son sort.

« Il ne s'agit pas d'un être humain. »
Mais à quelle espèce appartient alors ce fœtus? C'est pourtant un ADN humain qu'on trouve en lui, pas autre chose.

Vous ne voulez pas voir le droit sur l'avortement tomber dans les années futures? Alors, il ne vous reste qu'une option : débattez.

« Il ne s'agit pas d'un individu, mais d'un être humain en général. »
Mais dès la fécondation, on trouve un ADN particulier, déterminant les caractéristiques futures que possèdera cet être : sexe, taille, couleur de peau, forme des yeux, etc. J'ai lu un jour la lettre d'une femme qui, après avoir avorté, prétendait qu'elle reverrait cet enfant plus tard, quand le *timing* conviendrait davantage. C'est une illusion. Si elle retombe enceinte un jour, ce sera d'un autre enfant complètement, jamais de celui avorté. Chaque fécondation crée un individu distinct.

Consultez notre dossier Web en cliquant sur la bannière

« Le fœtus provient d'un viol et on ne peut obliger une mère à le garder. » Bien sûr, il faut condamner sans réserve le viol et punir sévèrement ceux qui le commettent. Mais pourquoi punir également le bébé qui en résulte? Si une femme garde l'enfant, mais le regrette plus tard, est-elle légitimée de mettre fin à sa vie?

« Il vaut mieux avorter que donner à cet enfant une vie misérable. » En quoi ne pas exister du tout serait-il préférable à une existence comportant d'éventuelles difficultés et des souffrances? La vie n'est-elle pas bonne? Et de toute manière, que sait-on vraiment de la vie future de cet enfant?

Les pro-choix ont-ils peur de débattre?

J'insiste : mon passage de pro-choix à pro-vie ne dépend aucunement de ma foi. J'ai changé ma position sur l'avortement avant même de me convertir au catholicisme. Ce sont des arguments rationnels et naturels qui m'ont convaincue.

Et si les pro-choix au Québec continuent de fuir comme ils le font devant tout débat, alors d'autres jeunes comme moi changeront d'opinion. Car ils se rendront bientôt compte de la faiblesse des arguments pro-choix et rencontreront des militants pro-vie capables, au contraire, de présenter avec intelligence, clarté et bienveillance la vérité qu'ils possèdent.

Vous ne voulez pas voir le droit sur l'avortement tomber dans les années futures? Alors, il ne vous reste qu'une option : débattez.

À moins, bien sûr, que vous ayez peur de changer d'idée?

Laurence Godin-Tremblay

Laurence étudie présentement au doctorat en philosophie et complète, dans ses moments de loisir, un certificat en théologie. Elle a enseigné à l'IFTM jusqu'à temps de devenir première fois maman.

PAR SIMON LESSARD · 25 JUIN 2023

Loi de Dieu, du Christ et de l'Église. Le christianisme a beau se présenter comme une religion d'amour et de liberté, il ne s'est pas libéré pour autant de toute loi. Comment réconcilier l'amour de la loi et la loi de l'amour?

Le Verbe: Pourquoi, dans le livre de l'Exode, Yahvé a-t-il donné dix commandements à son peuple? Le décalogue ne nous donne-t-il pas l'image d'un Dieu plus contrôlant qu'aimant?

Docteure en théologie moral
Halyna Kryshtal est née en Ukrain
où elle a enseigné durant 13 ans
l'Université catholique de Lvi
Depuis 2019, elle est professeur
registraire et conseillè
pédagogique à l'Institut
formation théologique de Montréa

Halyna Kryshtal: Pour bien comprendre le décalogue, il faut commencer par le préambule. Quand Dieu révèle ses dix commandements à Moïse, il dit d'abord: «Je suis le Seigneur ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte, de la maison d'esclavage» (Ex 20,2), comme pour lui dire: «C'est moi qui t'ai libéré. Fais-moi confiance désormais. Respecte ces commandements pour vivre et demeurer libre.»

Yahvé se révèle d'abord comme un dieu puissant et aimant, pour ensuite inviter le peuple d'Israël à devenir son partenaire de vie. Dans un contrat, il y a toujours deux parties. Dieu nous dit: «Je suis votre Dieu. Je prends mes engagements envers vous, mais vous aussi devez prendre vos engagements envers moi.» C'est comme un employeur qui me donne un contrat de travail en échange d'un salaire. Ou

mieux encore, comme deux époux qui s'engagent l'un envers l'autre. C'est toute l'idée d'alliance.

Dans le Nouveau Testament, on décrit la relation entre l'Église et le Christ comme une relation conjugale. Chez les prophètes de l'Ancien Testament, on retrouve la même analogie entre Dieu et son peuple. Il faut d'abord se soucier de cette relation sponsale. La fidélité vient après comme une conséquence: c'est parce que je veux plaire à mon bienaimé et que je ne veux pas le blesser que je respecte certaines lois. Mais l'essentiel, c'est l'amour.

Saint Augustin se demandait ce qui vient en premier: est-ce l'amour qui nous aide à observer les lois, ou les lois qui nous conduisent à l'amour? L'amour doit venir en premier, car sans l'amour, nous n'avons pas le motif pour observer les lois.

Cet article est tiré de notre numéro spécial. Cliquez sur la bannière pour y accéder en format Web.

Pourquoi y a-t-il autant d'interdits dans le décalogue? On a parfois l'impression qu'ils n'existent que pour limiter nos libertés.

Les commandements existent autant pour me protéger du mal que je pourrais faire aux autres, que du mal que les autres pourraient me faire. Ce qu'il faut bien voir, c'est que derrière chaque interdiction, il y a toujours un bien qui se cache: tu ne commettras pas de meurtre, car la vie est trop précieuse; tu ne commettras pas d'adultère, parce que la communion conjugale est si nécessaire; tu ne commettras pas de vol, car la propriété privée est essentielle; tu ne porteras pas de faux témoignage contre ton prochain, puisque la véracité est primordiale (*cf.* Ex 20,13-16). Ainsi, les commandements nous avisent du mal qui détourne de l'amour.

Surtout, n'oublions pas que «décalogue» est un mot grec qui signifie «dix paroles». Les dix commandements sont dix paroles de Dieu à travers lesquelles il entre en dialogue avec nous. Ils sont la base de tout l'ordre moral qu'il faut voir comme des voies vers la béatitude. Ils ne sont pas d'abord ce qui me limite, mais ce qui me permet d'être moi-même. Ils me font entrer en relation d'alliance avec Dieu qui seul peut combler mes désirs les plus profonds.

La loi ne s'oppose donc pas à la liberté?

L'opposition entre loi et liberté vient d'une conception erronée de la liberté issue de certains courants d'éthique contemporaine qui prétendent à l'autonomie morale: «Personne ne sait mieux que moi ce qui est bien pour moi, et donc, je décide de tout, tout seul.» Cette approche ne prend

nullement en considération ce que les autres pensent et encore moins ce que Dieu pense.

Si nous voulons être réalistes, reconnaissons d'abord que nous ne nous sommes pas donné la liberté à nous-mêmes, mais qu'elle est un don qui vient avec la vie humaine. La liberté humaine qui nous a été donnée par Dieu est une liberté créée et limitée. Dieu seul est absolu et jouit d'une liberté absolue. Moi, par exemple, je suis née en Ukraine et je n'ai pas choisi mes parents, je n'ai pas choisi ma condition physique non plus. Tout ça m'a été donné et je dois l'accepter.

Où notre liberté se situe-t-elle?

Notre liberté se situe au niveau de nos facultés spirituelles. Avec mon intelligence et ma volonté, je peux faire des choix, je peux dire oui ou non à bien des choses. Mais ce don de Dieu vient aussi avec la capacité et la responsabilité de connaitre les lois morales et de les appliquer. Comme dit saint Jacques: «Parlez et agissez comme des gens qui vont être jugés par une loi de liberté» (Jc 2,12).

Consultez notre dossier Web en cliquant sur la bannière

Toutefois, la raison la plus profonde pour laquelle Dieu nous a créés libres, c'est parce qu'il nous invite à entrer en relation avec lui, à le connaitre et à l'aimer. Or, l'amour n'existe pas s'il n'y a pas de liberté. C'est pourquoi il nous invite à répondre librement à cet appel. Il ne viole jamais notre

liberté. C'est aussi pourquoi on peut le rejeter et pourquoi le mal existe dans notre monde.

En fin de compte, en parlant de la loi, nous retournons toujours à notre dignité d'êtres humains, puisque, comme disent les philosophes: «*agere sequitur esse*» (de l'être suit le devoir). Je suis une personne humaine avec des facultés spirituelles: j'ai l'intelligence et la liberté. Je dois donc vivre en conséquence.

À la différence des lois physiques qui concernent tous les êtres matériels, les lois morales ne concernent que les personnes. Nous sommes des êtres exceptionnels, nous devons donc aussi nous comporter de manière exceptionnelle!

Comment suivre des lois sans pour autant être rigide ou légaliste?

Ce matin, j'ai lu dans l'Évangile un passage où Jésus prononce des malédictions à l'égard des pharisiens. Les pharisiens étaient les maitres de la loi, ils respectaient tout. Pourtant, Jésus leur dit: «Malheureux êtes-vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous purifiez l'extérieur de la coupe et de l'assiette, mais l'intérieur est rempli de cupidité et d'intempérance!» (Mt 23,25).

Même Jésus, qui a dit: «Je ne suis pas venu abolir la loi, mais l'accomplir» (Mt 5,17), n'est pas légaliste. Il ne reproche pas à ses apôtres de manger les épis en traversant un champ de blé le jour du sabbat parce qu'ils avaient faim, alors que les pharisiens, eux, s'en indignent.

Il guérit aussi le jour de sabbat alors que c'était interdit, parce que «le sabbat a été fait pour l'homme, et non pas l'homme pour le sabbat» (Mc 2,27).

Une approche relationnelle peut nous sauver du légalisme. Qu'est-ce que cela veut dire? Que la loi n'est jamais un but en elle-même, qu'elle est toujours au service d'une relation. Le but de la loi est d'être avec Dieu et avec mon prochain. La loi doit m'approcher de Dieu et de mon prochain et ne pas m'interdire de faire cette approche.

> «La Loi nouvelle est appelée une *loi d'amour* parce qu'elle fait agir par l'amour qu'infuse l'Esprit Saint plutôt que par la crainte; une *loi de grâce,* parce qu'elle confère la force de la grâce pour agir par le moyen de la foi et des sacrements; une *loi de liberté* parce qu'elle […] nous incline à agir spontanément sous l'impulsion de la charité, et nous fait enfin passer de la condition du serviteur qui ignore ce que fait son Maitre à celle d'ami du Christ…» (*Catéchisme de l'Église catholique,* n° 1972).

Les lois et les commandements dans les enseignements de l'Église existent pour nous aider à aimer plus facilement. C'est toujours lié à l'amour, c'est même la voie royale pour aimer. Je pense qu'en nous rappelant que la loi est un instrument qui nous aide dans notre relation avec Dieu et avec le prochain, nous ne risquons pas de tomber dans le piège du légalisme.

La veille de sa mort, Jésus dit à ses disciples: «Je vous donne un commandement nouveau: c'est de vous aimer les uns les autres. Comme je vous ai aimés, vous aussi aimez-vous les uns les autres» (Jn 13,34). Est-ce qu'on peut vraiment commander d'aimer?

C’est sûr que l’on ne peut pas forcer l’amour. Si quelqu’un insiste pour que je l’aime, plus il insiste, moins je veux l’aimer. Intuitivement, nous savons que l’amour est quelque chose qui doit venir d’un libre choix, comme une réponse à un bien.

Malheureusement, comme personnes limitées, nous avons parfois tendance à nous attacher aux autres sans leur laisser cette liberté. C’est pour cela que Jésus nous dit: «J’ai donné ma vie pour vous libérer. Je ne veux plus que vous soyez des esclaves. Je vous donne donc ce commandement nouveau pour la suite. Suivez-moi, aimez comme moi, pour demeurer libres.» Il ne nous force pas, il nous donne son testament. Il nous le donne comme un pont pour l’épanouissement de notre humanité, pour arriver à notre vrai bien. En ce sens, Jésus peut commander l’amour, parce qu’il sait que c’est la meilleure route pour arriver à notre béatitude éternelle.

C’est comme le médecin qui dit à son patient: «Ce remède va te permettre de guérir, prends-le!» Il commande, mais il n’oblige pas par la force. De la même façon, Dieu commande l’amour sans jamais l’imposer. C’est encore comme de bons parents qui disent à leurs enfants: «Faites ceci… ne faites pas cela…» C’est plus qu’un conseil ou une suggestion, mais ce n’est pas l’ordre d’un maitre à un esclave, c’est quelque chose qui provient de l’amour. C’est à partir de ce qu’il a déjà fait pour nous par amour qu’il a le droit de nous commander l’amour.

Et la loi nouvelle, qu’apporte-t-elle de neuf?

La loi nouvelle, c’est l’Évangile, la bonne nouvelle! C’est être transformé par l’amour de Dieu au point de devenir une créature nouvelle. Il y a un maximalisme dans cette loi. Jésus veut que nous nous souciions de ce qui se passe à l’intérieur de nous, et non seulement de nos actes extérieurs. Comment est ton cœur? À quoi adhère-t-il? C’est une invitation à être fidèle intérieurement.

La pureté du cœur, c'est très subtil. Dans le sermon sur la montagne, Jésus dit que «tout homme qui regarde une femme avec convoitise a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur» (Mt 5,28). Je pense que la loi nouvelle, c'est d'abord accepter ce que Dieu a fait pour moi par amour, et ensuite, comme chrétienne baptisée, laisser cet amour circuler en moi dans toute ma vie. Suivre la loi nouvelle, c'est au fond ne pas faire obstacle à l'amour.

Dans la nouvelle alliance, Jésus s'est donné complètement à nous, et maintenant, c'est à nous de répondre à cet amour. Pour ne pas seulement observer la lettre de la loi, mais avoir la vie en soi, il faut s'ouvrir à cette vie qui vient de Jésus par l'Esprit Saint. Autrement, c'est impossible. Comme dit saint Paul: «L'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné» (Rm 5,5). Il faut s'ouvrir à cet amour!

Simon Lessard

Rédacteur et responsable de l'innovation au Verbe, Simon Lessard est diplômé en philosophie et théologie. Il aime entrer en dialogue avec les chercheurs de vérité et tirer de la culture occidentale du neuf et de l'ancien afin d'interpréter les signes de notre temps.

PAR SARAH-CHRISTINE BOURIHANE · 23 JUIN 2023

Pas très *glamour*, le thème du veuvage est médiatiquement parlant une sorte d'anti-sujet. Qui s'intéresse aux veuves? Dans l'imaginaire collectif ou encore dans plusieurs endroits dans le monde, les veuves portent le carcan de l'opprobre. Comment la perte de l'être cher peut-elle être vécue de manière à dépasser la stigmatisation? *Le Verbe* s'est penché sur des façons différentes et audacieuses de vivre le veuvage aujourd'hui.

Cet article est tiré de notre numéro spécial BÉATITUDES. Abonnez-vous gratuitement en cliquant sur la bannière.

Il y a quelques années, lors d'une retraite monastique, une pieuse dame attire mon attention. Toute vêtue de noir, elle est recueillie avec révérence dans la chapelle. En échangeant avec elle, j'apprends qu'elle est venue prier pour son mari défunt et qu'elle portera cette couleur durant un an. Dans sa

culture antillaise, c'est la tradition qui sert à signifier son deuil aux yeux de la communauté et à se donner du temps pour apprivoiser la mort du proche.

En délaissant la codification du deuil pratiquée par nos aïeux, le Québec contemporain a gommé son rapport symbolique à la mort. À l'autre extrême du spectre, dans plusieurs pays, une ritualisation trop rigide marginalise les femmes déjà en situation de précarité. Chez certains groupes ethniques d'Afrique centrale, les veuves doivent se plier à une série de prescriptions oppressantes: se raser la tête, dormir à même le sol, pleurer à des heures précises, marcher la tête baissée, se badigeonner de cendres. Dans certaines parties de l'Inde, encore aujourd'hui, la veuve est ostracisée, socialement déclassée.

Recouvrer sa dignité

À 81 ans, Angèle Gingras a toujours autant de pain sur la planche. Indienne d'origine, issue d'un milieu aisé, elle a appris à aider les moins nantis par l'exemple de sa famille, des sœurs et des prêtres de son village. Il y a 44 ans, avec son mari canadien, elle a fondé l'organisme SOPAR-Bala Vikasa, qui œuvre dans les régions du sud de l'Inde. Parmi les populations vulnérables visées par l'organisme, les veuves figurent en tête de liste.

«Durant des siècles, en Inde, les veuves étaient brulées après la mort de leur mari. Elles n'avaient plus le droit de vivre. Cette pratique s'est arrêtée il y a

200 ans. Mais il reste que, dans la société actuelle, leur vie demeure difficile», m'explique Mme Gingras.

En plus de vivre l'épreuve déchirante de la mort de l'époux, la veuve perd sa reconnaissance sociale. Dans une cérémonie publique, on lui enlève le *bindi* (point qui orne le front) et ses bracelets. Elle ne pourra plus jamais les remettre. «Sans le *bindi*, elle perd sa protection, sa dignité, sa beauté. Comme c'est le signe qu'elle n'est plus mariée, certains hommes peuvent la percevoir comme une "proie facile"», observe Mme Gingras.

La femme endeuillée ne pourra plus assister à des mariages, à des fêtes ou fréquenter un lieu sacré. Des privations qui sont là pour demeurer, puisque la veuve n'a pas le droit de se remarier. «La veuve souffre toute sa vie. Tout le monde la traite comme si elle apporte la malchance. Pour cette raison, il arrive même que la famille élargie la rejette», se désole l'humanitaire indo-canadienne.

L'organisme SOPAR-Bala Vikasa s'efforce de faire évoluer les mentalités sur le terrain et auprès des autorités civiles, des médias et dans les villages où subsistent les anciennes croyances. En tout, 15 000 veuves sont actuellement rejointes par le programme.

Depuis son instauration, des femmes retrouvent leurs bracelets, leurs *bindis* et osent les porter. Les femmes membres de l'organisme, malgré le fait qu'elles gagnent seulement 2 à 3 $ par jour, redonnent une partie de leur

salaire annuel pour aider des orphelins. Une cinquantaine de femmes se sont remariées. Une centenaire, veuve depuis trop longtemps, a pu accomplir un geste significatif dans sa communauté en posant la première dalle d'un nouveau temple. Un homme de 70 ans a tenu tête à son village pour que sa fille puisse se remarier après avoir perdu son mari. «C'est autant de petits changements, mais bien concrets, qui redonnent aux veuves leur dignité», observe la fondatrice de l'organisme.

Veuve à 30 ans

À environ 12 000 km de là, en banlieue de Québec, Marguerite Picard reçoit la visite de deux policiers. Seule avec son fils de six mois, elle apprend, le 17 mai 2018, le décès de son mari, électrocuté au travail alors qu'il émondait un arbre. Du jour au lendemain, elle change brutalement de statut social.

«Ce n’est pas dans l’ordre des choses de se marier au début de la trentaine et d’enterrer son mari après même pas un an de mariage. Nous ne sommes pas dans un contexte sociétal où mourir jeune, ça fait partie de la vie. J’avais l’impression d’avoir raté ma vie. Je me comparais à mes amis fraichement mariés qui allaient avoir plusieurs bébés ensemble. Je me disais que j’allais rester veuve toute ma vie, que personne n’accepterait que j’aie un fils et que j’aime toujours son père, Marc-André.»

Durant les mois suivant la mort de son époux, tout lui parait morne, terne, insipide. Pourtant croyante, Marguerite ne ressent plus la présence de Dieu,

si ce n'est dans un acte de confiance qu'elle ne s'explique pas. Au creux de son épreuve, elle en vient à imaginer de mettre fin à ses jours. Elle prend peur. Et peu de soutien existe pour les veuves. D'ailleurs, elle est la première que son psychologue accompagne. Il l'aide à remonter la pente, parallèlement à son cheminement spirituel.

«Avec le recul, j'ai senti que Dieu m'avait portée parce que j'étais capable de me lever chaque matin, de sourire à mon bébé, de cuisiner un peu. J'ai aussi reçu beaucoup d'aide, entre autres de mes beaux-parents. Au fil des mois, j'ai senti que Dieu me voulait libre. Même si mon mari n'était plus là, j'étais aimée de Dieu. Je savais aussi que Marc-André n'aurait pas voulu me voir comme une veuve qui pleure tout le reste de sa vie. Je sentais qu'il me ferait du bien de rencontrer quelqu'un de nouveau qui n'est pas associé à ma vie d'avant.»

Pour rester branché au Verbe

JE M'ABONNE À L'INFOLETTRE

Marguerite rencontre Mathieu, aujourd'hui son fiancé, chez des amis communs. Pour Mathieu, c'est le coup de foudre, même s'il doit faire face à l'incompréhension de son entourage quant à son choix de fréquenter une veuve avec un enfant. Marguerite est touchée par sa bienveillance, son écoute respectueuse. Et elle l'est encore plus quand, un an plus tard, elle apprend l'épreuve qu'il a lui-même traversée à l'âge de 17 ans: il a perdu sa petite amie, décédée dans un accident de la route.

La nouvelle alliance

Dans la chapelle du monastère de la Croix Glorieuse à Charlevoix, le 19 décembre 2021, Martine Lever-Cauchon et Danielle Gauthier-Marois sont assises à l'avant, entourées de leurs familles et de leurs amis. L'instant est solennel, chargé en émotions. À la demande du célébrant, elles répondent haut et fort devant l'assemblée: «Me voici!» L'évêque leur remet des alliances qu'elles enfilent à leur doigt, signe de leur engagement envers Dieu. Elles rejoignent ce jour-là les 14 autres veuves consacrées de la province, concentrées dans le diocèse de Québec.

Mgr Pelchat, évêque auxiliaire de Québec, présidait pour la première fois une consécration de veuves. «J'ai été touché par la force de ces femmes de consacrer leur amour à Dieu, dans l'esprit d'un amour conjugal qui se poursuit, au service de l'Église, dans le respect de la simplicité de vie et de la chasteté, dans la prière.»

Consultez notre dossier Web en cliquant sur la bannière

«Aux origines de l'Église, poursuit Mgr Pelchat, on portait une attention particulière aux veuves, précisément parce que, dans plusieurs civilisations, dans les différents pays où l'Église s'était implantée, les veuves étaient placées dans un état de pauvreté. Dans plusieurs sociétés, l'Église a encore un rôle important à jouer pour défendre la dignité des veuves. Il peut arriver que ce soit par le soutien financier, mais dans nos sociétés, c'est surtout par le soutien fraternel, spirituel et par la reconnaissance qu'elles

ont encore un rôle à jouer, qu'elles ne sont pas retranchées de la société et de l'Église.»

La reconnaissance officielle des veuves consacrées date seulement des années quarante dans l'Église universelle. Dans le diocèse de Québec, il n'en existe que depuis 2012. Mgr Laval Bolduc a accompagné les toutes premières veuves consacrées du diocèse, un choix audacieux pour l'époque. Selon lui, la consécration est une manière de transfigurer le deuil en se mettant au service de toute une communauté. «Le service de la veuve consacrée va être spécifique à chacune, selon ses dons et ses capacités. Il s'agit d'un service qui a comme objectif l'évangélisation sous toutes ses formes et l'aide aux plus démunis.»

Présence dans son quartier

Depuis sa consécration en 2015, Céline Morissette vit modestement au cœur du quartier Sillery, à Québec. Les 44 ans de vie commune avec son mari décédé un an plus tôt font place à un quotidien meublé de silence, de prière et d'écoute. «J'essaie d'ouvrir bien grands les yeux dans mon quartier et dans mon entourage pour voir quels sont les besoins», me confie Céline.

«Je veux que ma vie entière devienne prière, dans toutes mes actions.»

La veuve consacrée téléphone à des personnes seules ou les accueille le temps d'un café. Elle aide des familles à faire l'épicerie ou raccommode des vêtements. Elle coud aussi «des tonnes» de mitaines. «Je ne peux pas vous dire le nombre de paires de mitaines. J'ai une fille qui m'a apporté des poches de vêtements pour que j'en fabrique. Je les vends et je donne le montant total. Je ne garde rien pour moi. J'ai donné entre 45 000 et 50 000 $ à l'organisme Secours Tiers-Monde», me raconte Céline sur un ton enjoué.

Dès le matin, Céline a hâte de sortir du lit, non pas pour prendre un café, mais pour retrouver dans la prière la présence de Dieu. «Je veux que ma vie entière devienne prière, dans toutes mes actions. C'est très frappant depuis que je suis devenue veuve. Ça a changé ma manière de voir la vie: je ne perds plus jamais mon temps, car il est vécu avec Dieu», conclut la consacrée, d'une voix douce et sereine.

*

Céline, Martine, Danielle, Marguerite, de nombreuses femmes indiennes. Discrètes autant que dévouées au bien de leur communauté, elles sont des milliers au Québec et ailleurs dans le monde. Ces veuves, ces femmes vivent le manque et l'absence de l'être aimé; et pourtant, leur réalité, est le lieu même d'où peut émerger une nouvelle vie, gage de résilience, gage que la mort et la stigmatisation n'ont pas eu le dernier mot.

Articles récents

Enquête sur les prêtres épuisés
10 livres qui font loi
René Pétillon, meurtrier en liberté
Le logement au bord de la crise de cœur
Pro-choix : soyez plus convaincants!

Sarah-Christine Bourihane

Vous l'avez sans doute déjà lue dans nos pages, puisque Sarah-Christine Bourihane figure parmi les plus anciennes collaboratrices du Verbe ! Après un parcours universitaire en théologie, en philosophie et en journalisme, elle a découvert une vocation : allier foi, réflexion et rencontres. Aussi cinéaste de la relève, elle se sert de l'image comme de l'écrit pour rapporter des témoignages percutants.

Thomas More, le prudent martyr

Commander l'amour avec Halyna Kryshtal

© Le Verbe médias

Mariage
Baptême
communion
Réconciliation

Illustration : Caroline Dostie

REPORTAGE

Enquête sur les prêtres épuisés

LIRE

PAR JAMES LANGLOIS · 5 JUILLET 2023

Si Dieu se repose le septième jour, ses prêtres, eux, ne chôment pas: confessions, messes, catéchèses, baptêmes, rencontres, déplacements, etc. Le reste de la semaine est tout aussi occupé par les réunions, sans parler de la journée de «congé» qui a souvent son lot de demandes imprévues. Plusieurs en viennent ainsi à souffrir d'épuisement professionnel – parfois appelé *burnout* – et quittent parfois temporairement, voire définitivement, le ministère. Nos curés pèchent-ils par excès de zèle? La charge qui leur incombe est-elle insupportable?

Au Québec, le bassin de prêtres actifs ne se renouvèle pas à un rythme suffisant pour administrer les territoires pastoraux qui s'agrandissent. Il est à parier qu'après les abus sexuels, l'épuisement des prêtres est, dans l'Église, au deuxième rang des sujets les plus tabous. Le taux de perches lancées, de refus essuyés ou d'appels sans suite pour ce reportage apparait comme le plus haut jamais observé dans l'histoire récente du *Verbe.*

Le père Jacques préfère d'ailleurs préserver son anonymat «parce qu'il n'a pas encore parlé à l'évêque et qu'il ne sait pas ce qu'il pense de tout ça». Quand je lui témoigne de cette difficulté à faire des entrevues sur le sujet, il explique que «les prêtres ont peur d'en parler. C'est comme une maladie honteuse; ils ont peur d'être jugés par leurs confrères».

et article est tiré de notre numéro spécial. Cliquez sur la bannière pour y accéder en format Web.

«On est quand même de plus en plus capables de montrer notre vulnérabilité dans l'Église, il me semble», ajoute le père André, qui a été curé pendant neuf ans. «Plusieurs en sont encore blessés, ils ne sont pas remis sur pied et ne peuvent donc pas en parler», ajoute-t-il.

«Il y en a d'autres, dans mon diocèse, qui ont fait des *burnout* et il y en a qui sont en mauvais état depuis très longtemps et qui continuent! À un moment donné, ils vont se planter et ça va faire mal. Moi, j'ai arrêté avant de dire: "Je sacre tout ça là." Je peux aller travailler ailleurs, je peux travailler dans d'autres choses, j'ai plein de ressources et j'ai plein d'amis aussi. Ma vision, c'était de rester, mais je trouve qu'il y a peu d'aide. Et on aborde peu le sujet de la santé mentale; je n'ai jamais eu de ressourcements là-dessus», témoigne le père Jacques.

Maladie du don

C'est un fait bien établi dans la littérature scientifique: les «métiers d'aide» – enseignants, éducateurs, soignants et travailleurs sociaux – sont les plus touchés par l'épuisement professionnel. Les prêtres n'y échappent pas. Parus récemment aux États-Unis, les résultats du plus gros sondage réalisé depuis cinquante ans auprès des prêtres catholiques rapportent que, sur 10 000 d'entre eux, 45 % présentent au moins un symptôme d'épuisement professionnel, les plus jeunes y étant plus enclins que les plus âgés.

En 2015, le père Pascal Ide a publié aux Éditions de l'Emmanuel un ouvrage-clé: *Le burnout, une maladie du don*. Sur le sacerdoce, il écrit:

«Bien qu'étant l'un des secteurs les plus concernés par le BO [*burnout*], il est encore l'un des plus oubliés, du moins en France. […] J'ai rencontré un

certain nombre de mes frères prêtres, souvent jeunes, en BO ou en pré-BO. C'est cette expérience qui m'a poussé à m'intéresser à ce syndrome, qu'auparavant j'ignorais.»

Il existe plusieurs définitions de l'épuisement professionnel, qui tendent à en décrire plutôt les symptômes. «Aussi parle-t-on du BO non pas comme d'une maladie, mais comme d'un syndrome», pointe Pascale Ide.

«Il existe aujourd'hui un consensus presque général autour des trois signes caractéristiques du BO», poursuit-il: l'épuisement émotionnel (aspect affectif du processus), la dépersonnalisation (aspect relationnel) et la diminution de l'accomplissement personnel. Les manifestations sont toutefois plus nombreuses et peuvent être regroupées en trois catégories: émotionnelles (ou affectives), cognitives, somatiques (ou physiques) et motivationnelles et comportementales.

onsultez notre dossier Web en cliquant sur la bannière

Les bons Samaritains déçus

Le syndrome du bon Samaritain déçu: c'est une image employée par une grande étude sur l'épuisement des prêtres réalisée en Italie au début des années 2000. Si aucune différence de signes ne semble se révéler entre les laïcs et les prêtres, certains observent que le stress presbytéral conduit à

travailler encore plus durement et aussi à se réfugier dans une attitude froide, quasi bureaucratique.

«Je travaillais comme d'habitude, et en même temps je voyais bien que j'étais fatigué, irritable, j'avais du mal à récupérer. J'avais décidé de prendre les choses en main en prenant huit jours de repos, et au retour, j'étais aussi fatigué qu'à l'aller. C'est là que plusieurs personnes m'ont dit que je devrais aller voir un médecin. J'ai fini par me rendre à l'évidence. Il m'a donné deux semaines», raconte le père André. «Le fait d'oser voir le médecin pour cause de fatigue, c'est un pas énorme. C'est déjà le début où tu acceptes de réaliser que tu ne t'en sortiras pas tout seul. Ç'a été vraiment le point de basculement pour moi.»

Il continue: «Quand je suis rentré avec ce diagnostic, l'un de mes confrères – un vieux loup de mer – m'a dit: "Toi, tu en as pour plus que deux semaines, il faut que tu t'arrêtes plusieurs mois." J'ai écouté et je me suis réfugié dans un monastère où j'ai été accueilli inconditionnellement pour un temps indéterminé. Les jours qui ont suivi, mon corps a lâché: une grosse décompensation pour tout ce que j'avais essayé de retenir de force depuis des mois. J'ai dormi à n'en plus finir. Je n'avais plus de force physique; j'avais du mal à monter trois étages.»

Une expérience similaire à celle du père Jacques: «Je me suis levé le matin et je n'avais plus envie de travailler. Je me disais: "Je suis prêtre, ça ne se

peut pas.” Je vivais beaucoup de culpabilité. Je commençais à être moins souriant, à être plus bougon, plus écœuré. À un moment donné, je m’en allais sur la route et je regardais le bord du champ et j’ai dit: “Je saute-tu dans le clos?” C’est à ce moment que j’ai compris que quelque chose n’allait pas. Je suis allé consulter un médecin. J’ai arrêté deux mois et un peu plus. Il a fallu que je sorte du presbytère.»

The show must go on

Les manifestations sont multiples. Les causes aussi. Il est toutefois possible de distinguer les causes externes des causes internes de l’épuisement professionnel.

Pascale Ide rapporte que, «si certains [prêtres] relèvent comme cause principale le manque de soin apporté à leur vie intérieure, une bonne partie prend plutôt en compte les causes extérieures: la surcharge de travail pastoral, l’impression désagréable d’offrir un “produit” en décalage avec la demande, le stress lié à l’affrontement de situations presque toujours improgrammables, la privation de la reconnaissance manifestée autrefois au prêtre, les tensions avec l’institution, le poids des décisions du curé (lorsque le prêtre est vicaire), l’insistance excessive sur le don de soi lors des années de formation, etc.»

Pour rester branché au Verbe

JE M’ABONNE À L’INFOLETTRE

Nos deux prêtres ne se défilent pas lorsque vient le moment de parler de leurs excès respectifs: «J'avais une espèce de politique concernant le sommeil; pour moi, c'était une perte de temps», me confesse le père André. «Je suis quelqu'un d'assez volontaire qui entreprend les choses, qui est assez actif. Je ne reste pas beaucoup en place.»

Et Jacques de renchérir: «Même si je ne me sens pas au *top* de ma forme, *the show must go on*. On ne vit pas sur une autre planète, on est dans la même culture de performance que tout le monde. On veut que ça marche, que les gens soient heureux.»

Problèmes de gouvernance

«Ce ne sont pas les personnes et le ministère qui sont fatigants, ce sont l'administration, le manque de fonds, les bâtisses à gérer, les problèmes financiers», ajoute le père Jacques.

Ces problèmes administratifs, il les avait déjà suffisamment affrontés comme curé à la campagne. Il avait alors demandé de retourner en ville, parce qu'il était surtout fatigué de faire de la route dans les petits rangs. L'évêque l'a pourtant nommé curé d'une autre paroisse rurale avec une dizaine de clochers. «Je n'étais pas content. Je lui ai dit et j'ai obéi, tout simplement, parce que c'est à ça que je me suis engagé. Mais je ne me suis pas fait prêtre pour ça», explique-t-il.

onsultez notre dossier Web en cliquant sur la bannière

Il poursuit: «Ce n'est pas suffisant d'avoir une journée de ressourcement de temps en temps. Il faut mettre en place autre chose pour qu'on voie à la santé des prêtres, qu'on s'occupe d'eux et que cette situation nous préoccupe vraiment.»

La récente étude américaine citée plus haut évalue les différents facteurs qui peuvent menacer le bienêtre des prêtres et les conduire à l'épuisement professionnel. Il s'avère que l'un des principaux est la confiance qu'ils éprouvent envers leur propre évêque.Dans le même esprit, une recherche de 2017 souligne que les six principales causes de l'épuisement professionnel sont directement influencées par les décisions de ceux qui dirigent les églises locales.

Au beau milieu d'une situation paroissiale complexe et conflictuelle comme il n'en avait jamais expérimenté auparavant, le père André regrette d'avoir trop joué le rôle de paratonnerre: «Je n'ai pas assez réparti la charge et la pression de dossiers. J'ai pris les coups de foudre parce que je ne voulais pas que toute mon équipe en souffre, donc il y a des aspects que je n'ai pas partagés.»

«J'ai senti un mauvais soutien de mon évêque dans tout ça. Il n'a pas su mesurer l'impact de cette situation sur moi», ajoute-t-il.

Pascale Ide soutient que «les études sur le BO accordent une place trop importante aux factures institutionnelles». Il avise toutefois qu'il ne faudrait pas «négliger la part liée à l'institution. Un prêtre [...] qui tombe en BO doit le conduire à s'interroger sur sa part de responsabilité et la mise en place

moyens prophylactiques – qui ne pourront toutefois jamais se substituer à la libre responsabilité de la personne».

Pour rester branché au Verbe

JE M'ABONNE À L'INFOLETTRE

Partager sa vulnérabilité

Les pères André et Jacques sont du même avis: sans l'aide des autres, ils n'auraient pu guérir de leur épuisement:

«Moi, tu sais, j'ai la chance d'être entouré, d'avoir eu des ressources. J'ai un excellent médecin, j'ai le même directeur spirituel depuis mon séminaire, que je peux appeler n'importe quand. C'est comme un deuxième père. Sinon, c'est facile de retomber dans le *pattern*, de se dire: "C'est moi qui sauve le monde." Ce n'est pas moi qui sauve, c'est le Christ. Aujourd'hui, on ne vit plus dans des presbytères avec d'autres confrères prêtres, on est seuls, isolés. Imagine, j'ai un bon entourage et j'ai quand même fait un *burnout*. Tu imagines quelqu'un qui n'a pas de ressources autour de lui?» s'interroge le père Jacques.

Le père André abonde dans le même sens:

«J'ai appris l'importance de partager ma vulnérabilité, de montrer que je ne suis pas tout-puissant, que j'ai des échecs, qu'il y a des moments où je ne vais pas bien, où je sens de la tristesse, de la solitude. Il ne s'agit pas de le crier sur tous les toits, mais d'avoir des lieux où je peux être moi-même en

vérité, comme une soupape en fait. Un lieu où je ne suis pas en train de jouer ou de représenter quelque chose.»

«Même si je vois bien que mon tempérament n'a pas foncièrement changé, j'ai acquis une prudence, ça m'a fait gagner dix ans de sagesse. En fait, je vois que je me suis pris une grosse claque qui m'a conforté dans ma vocation de prêtre.»

Illustrations : Caroline Dostie

James Langlois

James Langlois est diplômé en sciences de l'éducation et a aussi étudié la philosophie et la théologie. Il travaille pour Le Verbe médias à titre de rédacteur en chef adjoint et de coanimateur pour l'émission On n'est pas du monde. Curieux et autodidacte, il est aussi le geek qui aide ses collègues pour les affaires technologiques et audiovisuelles.

PAR ISABELLE GAGNON · 3 JUILLET 2023

Au coeur de la foi chrétienne se trouvent les 10 commandements. Voici 10 livres qui enrichiront votre compréhension de chaque loi divine.

La foi des démons ou l'athéisme dépassé, Fabrice Hadjadj

Dans cet ouvrage percutant, Hadjadj révèle l'un des pires refus de Dieu: celui de ceux qui l'ont trouvé, mais qui se refusent à le servir. Ils abusent ainsi «de la lumière pour épaissir ses ténèbres», entamant un chemin proprement démoniaque. Ni ignorants ni incroyants, ils pervertissent le lieu de la croyance même, du service et de l'adoration envers le Seigneur. La fascinante distinction que Fabrice Hadjadj établit entre un athéisme plus classique et celui-ci permet d'approfondir notre compréhension du premier commandement et de fortifier notre vigilance.

Cantique spirituel, Jean de la Croix

Cette œuvre poétique du saint espagnol n'est pas publiée à son époque au sens où on l'entend aujourd'hui, mais transmise minutieusement au fil des

décennies par des religieux ou des laïcs soucieux d'en préserver la sagesse et la beauté. Depuis sa première publication en 1622 à Paris, nous pouvons lire ce dialogue d'amour entre l'Épouse et l'Époux, figures de l'âme et de Dieu. Certainement l'une des plus grandes œuvres poétiques jamais écrites, en raison de son raffinement et l'importance de son objet d'écriture, le *Cantique spirituel* est un exemple littéraire édifiant en ce qui a trait au deuxième commandement.

Journal d'un curé de campagne, George Bernanos

Une œuvre bien connue de la littérature catholique francophone, elle met en évidence le rapport singulier du curé au dimanche. C'est un jour de repos pour chacun, mais le serviteur de Dieu a un rôle plus exigeant que jamais au jour du Seigneur. Nous suivons ici les défis et les persévérances du curé d'Ambricourt, nouvellement arrivé dans sa paroisse.

---

et article est tiré de notre numéro spécial. Cliquez sur la bannière pour y accéder en format Web.

Mort d'un naturaliste, **Seamus Heaney**

Premier recueil de poésie de l'auteur irlandais, cette œuvre va à la rencontre de la modernité littéraire avec un regard empreint de simplicité et d'une tendresse notable envers les origines rurales du poète. Comparant notamment sa plume à la pelle qu'utilise son père pour travailler à la ferme, Heaney offre un témoignage touchant quant à son enfance et à ses deux figures parentales.

Crime et châtiment, Fiodor Dostoïevski

Classique de la littérature universelle, ce roman de Dostoïevski frappe par sa représentation de la conscience. Un meurtre a lieu au tout début du livre. Son auteur en est tourmenté jusqu'à en subir des douleurs physiques. Il est isolé du monde par son geste, et la névrose s'empare peu à peu de lui et emporte le lecteur dans la descente vers la déviance.

Éloge du mariage, de l'engagement et autres folies, Christiane Singer

Le sixième commandement est bien délaissé à notre époque, à la faveur d'une vision de la liberté qui exclut le don particulier demandé par le

mariage. L'autrice d'origine juive aux diverses influences propose une vision affirmative du commandement contre l'adultère. Cet ouvrage, centré sur l'éloge de l'engagement propre au mariage, souligne à la fois le besoin d'autonomie et la nécessité de la fidélité et de la patience dans l'aventure de l'amour conjugal.

Les voleurs de bicyclettes, Luigi Bartolini

Adapté en film à peine trois ans après sa parution, ce roman de Bartolini raconte une histoire humble et tragique dans l'Italie d'après-guerre. Antonio Ricci et son épouse sont contraints à des sacrifices matériels significatifs pour que le père de famille puisse se procurer une bicyclette, en vue d'un emploi de colleur d'affiches. De cette prémisse émane une courte et riche aventure, qui reflète un monde fragilisé face au mal.

Les mensonges des Lumières, Marc Halévy

Le mensonge peut prendre diverses formes et avoir des conséquences plus ou moins graves. Ici, le physicien et philosophe Marc Halévy décortique les conséquences du travail des penseurs des Lumières pour en montrer d'abord la fausseté, puis les conséquences sérieuses dans les siècles qui ont suivi. Il propose également une perspective optimiste, ce que nous pouvons faire, chacun de nous, en dépit de nos expériences souvent entachées par la transgression de la vérité de Dieu.

---

8 numéros gratuits par année

JE M'ABONNE AU MAGAZINE

Le bel ami, Marie-Josée Aubin

Le bel ami est le premier roman de l'éducatrice de formation Marie-Josée Aubin. Ce roman présente l'histoire tragique d'un homme qui profite d'une mère dont les enfants ont un trouble du spectre de l'autisme. Sous le couvert d'une aide nécessaire et appréciée se dégage une histoire de manipulation et de comportements inappropriés. Décrite par son autrice comme une histoire de pardon également, elle offre une perspective résonante sur le rôle de parent d'enfant autiste ou handicapé.

La petite Russie, Francis Desharnais

Une charmante bande dessinée sur une nouvelle communauté en Abitibi à l'époque des projets de colonisation au Québec, *La petite Russie* pose un regard amusé et bienveillant sur ces groupes de colons des années 1940 qui établissent de nouveaux villages basés sur des principes issus de la doctrine sociale de l'Église, mais qui finissent bien souvent par être comparés au communisme soviétique.

Isabelle Gagnon

Isabelle a étudié les littératures de langue française et celles de l'Antiquité classique au baccalauréat et à la maîtrise. Épouse et mère, elle s'émerveille devant les réalités du quotidien autant que devant les illustres récits et poèmes du passé.

René Pétillon, meurtrier en liberté

Enquête sur les prêtres épuisés

OPINION

Une Église de lâches

PAR LAURENCE GODIN-TREMBLAY

2 JUIN 2023

En 2017, des chrétiens coptes traversent un désert en Égypte afin de se rendre à un monastère. Des islamistes armés les arrêtent et les interrogent: croient-ils en Jésus Christ? Oui! Renieront-ils leur foi pour se convertir à l'Islam? Non! Aucun ne flanche. On en tue sept, dont deux enfants.

C'est par le récit de cet évènement que Matt Walsh commence son plus récent livre, *Church of Cowards* (Église de lâches). En s'incluant, il questionne: montrerions-nous le même courage?

Walsh en doute, pour lui-même et pour nombre de chrétiens en Occident. Sa thèse est implacable: nous sommes un Église de lâches et nous nous conduisons comme tels.

Qu'est-ce que la lâcheté?

À quels signes Matt Walsh reconnait-il sa lâcheté et, plus généralement, celle des chrétiens d'Occident? À notre propension à édulcorer le message du Christ pour éviter de souffrir.

C'est l'essence même de la lâcheté: fuir devant les contrariétés qu'implique un grand bien. Manquent ainsi de courage le soldat qui déserte le combat, la personnalité publique qui ment pour ne pas compromettre sa popularité, l'adolescent qui refuse les sacrifices qu'exige l'étude.

Évidemment, le courage ne nécessite pas de s'infliger volontairement des souffrances gratuites. La vie normale en présente déjà passablement, et la décision de suivre sérieusement le Christ en suscite encore davantage. Quand Jésus invite qui veut le suivre à porter sa croix, il ne s'agit pas d'une option facultative. Il ne sous-entend pas: «si vous en avez envie». Non, il le déclare sans équivoque: pour marcher à sa suite, il *faut* renoncer à soi-même et prendre sa croix.

Seulement croire

Que dénonce Matt Walsh comme première manière d'affadir la Parole de Dieu? Se convaincre que croire suffit. Et pour justifier cette position, isoler et interpréter certains passages bibliques, par exemple: «C'est bien par la grâce que vous êtes sauvés, et par le moyen de la foi. Cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu.» (Ep 2,8)

Cette parole de saint Paul n'a rien de faux. L'homme ne gagne pas lui-même son salut. Il le reçoit gratuitement, par grâce de Dieu, moyennant un acte libre de sa part, à savoir la foi. Faut-il conclure qu'il suffit d'admettre la divinité du Christ ainsi que son sacrifice et sa résurrection pour s'assurer le ciel?

Sans nécessairement l'exprimer clairement, même à soi, un chrétien y trouve facilement une excuse à sa lâcheté. Moi la première. À quoi bon jeuner, se priver, prier, donner la dime… L'important ne consiste-t-il pas à avoir la foi?

En réalité, la pratique des œuvres augmente la foi, et l'absence de pratique la diminue. Plus quelqu'un tolère le désordre moral, plus il rejette tout ce qui prétend le corriger.

En revoyant ma conduite des dernières années, je me scandalise de devoir avouer que ce genre d'excuses plus ou moins conscientes a justifié mes petites et grandes infidélités au Christ. Exemple banal: j'ai longtemps négligé de faire une génuflexion en entrant dans une église. Ça m'ennuyait et je trouvais le geste ridicule. Pour me conforter dans ce comportement et dans bien d'autres semblables, je me félicitais de ne pas être pharisienne, de reconnaitre que le salut vient de la foi et non de certains gestes pieux.

La vérité était que je ne voulais pas souffrir, pas même du sentiment imaginaire d'apparaitre ridicule. Comme je suis lâche, quand je me compare aux chrétiens de l'Église coptes, prêts à sacrifier leur vie pour la foi!

Pour retrouver un peu de lucidité, il faut contempler le lien intrinsèque entre la foi et les œuvres. Saint Jacques met en garde: «Si quelqu'un prétend avoir la foi, sans la mettre en œuvre, à quoi cela sert-il ? Sa foi peut-elle le sauver?» (Jc 2,14)

Comme le remarque Matt Walsh, croire en Jésus ne se réduit pas à donner son assentiment à un fait, comme si je prétendais croire en la solidité d'un pont tout en refusant de le traverser. Il ne suffit pas de croire à l'existence de Jésus. Il faut croire *en* lui et le prendre au sérieux quand il se qualifie lui-même de Chemin. Cela implique de mettre en pratique sa parole et ses commandements.

En réalité, la pratique des œuvres augmente la foi, et l'absence de pratique la diminue. Plus quelqu'un tolère le désordre moral, plus il rejette tout ce qui prétend le corriger. En particulier le Christ.

Consultez notre dossier Web en cliquant sur la bannière

Le péché n'existe pas

Le courage oblige à combattre le mal. Mais comment combattre un ennemi dont on nie l'existence? C'est l'impossibilité dans laquelle s'installent plusieurs chrétiens aujourd'hui, en ignorant le péché ou en diminuant son importance, écrit Matt Walsh.

Cette tendance s'inspire de l'esprit du monde et fabrique une Église de lâches. La société d'aujourd'hui nie le mal moral. Même lorsqu'elle dénonce un acte manifestement mauvais – par exemple, l'homme qui, dernièrement, a assassiné deux enfants en fonçant avec son autobus dans une garderie –, elle n'accuse jamais le vice. Immédiatement, sans aucune preuve à l'appui, les médias dénoncent «la crise de la santé mentale». Il n'y a plus de pécheurs, mais seulement des malades, jamais vraiment responsables de leurs actes.

Et pourtant, le péché existe, c'est-à-dire l'acte consciemment mauvais. Saint Augustin en a eu l'évidence lorsque, adolescent, il a volé des poires en vue de les détruire, et donc sans autre raison que l'amusement qu'il trouvait à faire du mal.

J'ai expérimenté une révélation semblable il y a quelques années: l'évidence d'avoir volontairement mal agi. Après avoir heurté une auto en me stationnant, j'ai fui lâchement. Comme cela se fait spontanément au moment de pécher, je me suis nourrie de fausses excuses: c'est l'auto d'une compagnie probablement plus riche que moi, je suis pressée, je ne suis qu'une étudiante, ce n'est qu'une petite égratignure. La vérité était que je connaissais la bonne action à accomplir: laisser un mot avec mon numéro de téléphone. Mais je ne l'ai pas fait.

Nos vies sont remplies de péchés plus ou moins graves. Le nier, c'est s'illusionner. La Bible ne nous dit-elle pas que même le juste pèche sept fois par jour?

Matt Walsh remarque que la société, et même parfois l'Église, prétend qu'il faut éviter le sentiment de culpabilité. Mais c'est un leurre. La culpabilité, quand elle suit un mal moral, est bonne, comme la douleur corporelle qui provient d'une blessure. Tout faire pour ne jamais se sentir coupable, c'est voiler ses péchés et éventuellement leur solution: le pardon et la grâce de Dieu, offerts gratuitement à travers le sacrement de la confession, notamment.

Céder à la pression du monde

Le chrétien vit dans le monde, admet le Christ. Oui, mais il ajoute aussi qu'il ne vient pas du monde, c'est-à-dire qu'il suit un Esprit différent, nouveau. Cette prescription du Christ doit nous encourager à prendre une distance par rapport au monde pour ne pas devenir une Église de lâches, argumente Matt Walsh.

Trop souvent, on accorde une importance démesurée au jugement du monde. Cette peur de ne pas être aimé rend lâche. Ma vie me l'illustre abondamment. Encore dernièrement, des mamans, durant mon cours de mise en forme, parlaient des vacances de Pâques. Elles ridiculisaient l'Église et son

enseignement. J'aurais pu intervenir. L'entraineuse, après tout, avait demandé si quelqu'un pratiquait la religion chrétienne. Sauf que je n'ai rien dit, par peur de sembler ridicule. Les mamans avec qui je m'entraine sont-elles plus menaçantes que des militants islamistes?

Prendre le monde comme mesure

Une autre façon de subir la pression du monde, c'est d'en faire la mesure de nos actions, écrit Matt Walsh. Je le vois encore concrètement dans ma vie : souvent, les mœurs actuelles excusent ma paresse.

Je devrais prendre un temps pour prier ce soir? Je préfère regarder une vidéo YouTube, et je me félicite en pensant: «J'en fais déjà beaucoup, la plupart des gens aujourd'hui ne se donnent même pas la peine de prier et ne fréquentent pas régulièrement les sacrements comme moi.» Je me donne une petite tape dans le dos, parce qu'il suffirait d'en faire plus que les autres pour mériter mon «badge» de sainte.

Sauf que le Christ n'a jamais dit: «Soyez meilleurs que la moyenne!» Il demande plutôt: «Vous donc, vous serez parfaits comme votre Père céleste est parfait!» (Mt 5,48) On abaisse la barre parce que le monde l'a fait. Mais Dieu, lui, ne l'a jamais abaissée.

Le bonheur se trouve sur terre

Le dernier chapitre du livre de Matt Walsh porte sur la vie éternelle, un détour nécessaire, puisque la peur de la mort se trouve à la racine de toutes nos lâchetés.

Croire que le bonheur ultime se trouve sur terre, voilà encore un prétexte pour refuser les sacrifices et les épreuves, et produire une Église de lâches. C'est une tentation, même chez les chrétiens. À force de soutenir que le Royaume des cieux est en un sens déjà présent, on oublie que sa véritable patrie est ailleurs, on perd conscience d'être pèlerin.

Cette vie est une vallée de larmes, récite-t-on en priant le *Salve Regina*. C'est à prendre au sérieux. La vie présente se trouve parsemée de péchés ainsi que de souffrances et elle se termine par la mort.

Le seul motif assez puissant pour faire accepter les souffrances et les difficultés en cette vie, c'est la foi en cette promesse de vie éternelle.

Même durant les plus beaux moments terrestres, une chose manque encore: la rencontre avec notre Père céleste. Walsh reprend à son compte les paroles d'Augustin: notre cœur est sans repos tant qu'il ne repose en Dieu.

Le seul motif assez puissant pour faire accepter les souffrances et les difficultés en cette vie, c'est la foi en cette promesse de vie éternelle. C'était certainement la conviction des sept martyrs coptes.

Pas une question de rigidité

En lisant mon texte, quelqu'un pensera peut-être tout de même: «C'est bien beau de dénoncer les comportements lâches dans l'Église, mais il faut éviter la rigidité.» Matt Walsh n'est après tout qu'un «conservateur américain», dont il faudrait se méfier du fait même de sa nationalité et de son allégeance politique.

Encore un prétexte pour nier l'évidence. C'est un autre travers typique d'aujourd'hui: excuser sa tiédeur par le refus de la rigidité.

Je me suis servie moi aussi de ce faux-semblant. Le Christ guérit même durant le sabbat? Alors, tout est permis! Son exception justifie mon mode de vie, mon désir de travailler même le dimanche.

On affectionne les passages bibliques où le Christ désobéit aux pharisiens. On gagnerait cependant à méditer celui où il affirme ne pas être venu pour abolir la loi, mais pour l'accomplir. «Avant que le ciel et la terre disparaissent, pas un seul iota, pas un seul trait ne disparaîtra de la Loi jusqu'à ce que tout se réalise.» (Mt 5,18)

Le Christ n'est ni rigide ni laxiste. Il n'applique pas la loi sans nuances, sans exception, car cela manquerait de zèle, d'amour pour la vérité. Il ne nie toutefois pas la loi, comme les laxistes, car la loi est juste et vraie dans la majorité des cas.

C'est à ce zèle, et non à la rigidité dont beaucoup pourraient le soupçonner, que Matt Walsh nous appelle à transformer notre Église de lâches en une Église brave et courageuse.

Laurence Godin-Tremblay

Laurence étudie présentement au doctorat en philosophie et complète, dans ses moments de loisir, un certificat en théologie. Elle a enseigné à l'IFTM jusqu'à temps de devenir première fois maman.

PAR SARAH-CHRISTINE BOURIHANE

30 MAI 2023

Camps de jour, camps de vacances, camps scouts, camps familiaux, camps spécialisés: les parents ont l'embarras du choix. Qu'en est-il des camps où la spiritualité est au centre? Sont-ils sur leur déclin, boudés par des jeunes pour qui la religion est ringarde? Ou répondent-ils à un besoin réel? *Le Verbe* s'est intéressé à trois camps de vacances chrétiens au Québec : le camp Bonaventure, le camp Beauséjour et le camp Emmanuel.

Découvrez plus de camps de vacances chrétiens au Québec à la fin de l'article !

Sur une route de campagne à Saint-Philémon, dans le comté de Bellechasse, on tourne à l'enseigne «Les portes de l'Enfer» pour rejoindre la route de gravier qui mène au camp Bonaventure. On ne sait pas encore si l'on doit en rire ou si l'affiche augure une aventure qui risque de mal finir.

Quelques ponts chancelants et des ruisseaux plus loin, nous sommes transportés dans un univers où chaque enfant est appelé à vivre cinq jours sans jeu vidéo ni cellulaire. Ici, la seule connexion qui en vaille la peine est avec leurs frères, la nature et Dieu.

Pour rejoindre les 45 garçons de sept à douze ans partis se baigner, on emprunte une pente escarpée. Les cris que nous entendons nous conduisent sur un pont qui surplombe les entrailles d'un massif rocheux. Au creux du bassin, les jeunes se mettent au défi de plonger dans l'eau glaciale. «Xavier! Xavier! Xavier! T'es pas *game*!» Qui restera le plus longtemps?

Cet article est paru dans notre magazine. Cliquez sur la bannière pour y accéder en format Web.

Pas de réseau, plus d'amis

À 150 kilomètres de là, les frères du Sacré-Cœur ont l'habitude des cris d'enfants. Ils en accueillent à longueur d'année sur le bout de nature vierge qu'ils aménagent avec soin aux abords du lac Sunday, en Arthabaska. Loin des antennes paraboliques, ils s'efforcent de sortir les jeunes de leur zone de confort.

«Au camp Beauséjour, m'explique le frère Jasmin, on invite les jeunes à faire silence. Pour beaucoup de jeunes, c'est le moment le plus marquant de leur séjour de cinq jours. Ça les éveille à gouter pleinement à ce qu'ils vivent dans le présent, sans qu'il y ait toujours une vidéo ou une musique qui joue en arrière-fond.»

Même si les campeurs arrivent avec leurs cellulaires dans leurs bagages, ils en oublient l'existence dès le lendemain de leur arrivée. «Ils découvrent le bonheur d'être ensemble, de chanter autour d'un feu, de ne pas être chacun de son côté en train de *gamer*. Ça leur fait découvrir qu'autre chose est possible.»

Dieu hors les murs

«Vous êtes frères? Mais vous ne vous ressemblez pas!» À la vue des frères du Sacré-Cœur, les jeunes s'étonnent. Pour la majorité des jeunes campeurs, la pratique de la religion ne fait pas partie des mœurs.

Gravir une montagne, prier au sommet, redescendre et faire une traversée à la nage: l'alliance entre le plein air et la vie spirituelle est la formule parfaite pour des ados qui débordent d'énergie.

Au bout du fil, le frère Jasmin me raconte qu'à la suite de la déconfessionnalisation des écoles, les frères ont dû envisager autrement leur vocation pédagogique. «Avant, le système d'annonce de la foi était basé sur le système scolaire. Comme on n'est plus très présents dans les écoles, on a convenu que la famille est le moyen le plus efficace pour les jeunes de vivre une expérience de foi, de sens, de Dieu. C'est pourquoi, en 2014, on a lancé les camps Sacré-Cœur.»

Le frère Jasmin observe qu'au fil des ans, la demande pour les camps confessionnaux est grandissante. Des familles croyantes comme non croyantes s'inscrivent. Parmi elles, certaines s'inquiètent de l'avenir de leur église, quand leur curé âgé s'occupe de plusieurs clochers.

«Ces familles veulent continuer à vivre leur foi et souhaitent que leurs enfants aient des expériences signifiantes. D'où l'importance de développer de nouvelles façons de rejoindre les jeunes», m'explique le frère Jasmin, convaincu.

Gravir une montagne, prier au sommet, redescendre et faire une traversée à la nage: l'alliance entre le plein air et la vie spirituelle est la formule parfaite pour des ados qui débordent d'énergie.

Dieu grandeur nature

Sur le site du camp Bonaventure, il n'y a ni eau ni électricité. Un contenant d'eau potable de plusieurs litres, des bécosses et des lampes de poche suffisent. On vient puiser l'eau de vaisselle à même la rivière. C'est la vraie vie, à l'état de nature, sur un site de moins en moins prisé, vu l'exigence de sa rusticité.

«J'ai l'impression que la précarité, c'est quelque chose qui fait partie du camp. Elle permet de voir que Dieu pourvoit à tout, qu'il est plus grand que tout», me confie en souriant André Bisson, l'un des fondateurs, émerveillé de constater que l'initiative se soit poursuivie après la première édition, il y a quatorze ans de cela.

On prend tout de même la peine de s'habiller sur son trente-et-un pour la messe du dimanche en plein air. Dans les bagages, des chemises ont été soigneusement placées par les parents. Une manière de signifier qu'on entre dans un temps différent, sacré.

Le prêtre lit l'évangile, aborde la question du service avec les jeunes. Un enfant haut comme trois pommes se lève et prend la parole devant ses amis: «Je me rends compte que j'ai du mal à aider ma mère si je n'ai pas de récompense.»

À la tombée du jour, les jeunes se livrent à un bref examen de conscience. «Il y a souvent des petites chicanes, mais les moniteurs aident les enfants à se demander pardon mutuellement. Les réconciliations, c'est une des plus belles choses du camp», me témoigne André, avec gratitude.

Des camps pour tous

Au bout du fil, Pénélope Simard me parle des préparatifs de l'organisation des camps Emmanuel. Pour un été, la logistique est complexe, l'offre variée: camps pour enfants, camps familiaux, séjour de trois ou de cinq jours à l'ile d'Orléans ou au Témiscouata. Mais la plus grande préparation demeure l'animation spirituelle.

«Sœur Jocelyne Huot était une sœur de Saint-François d'Assise qui voulait répondre à la soif des enfants. Elle a fondé le mouvement des Brebis de Jésus en 1985 et dix ans plus tard les camps Emmanuel, pour faire vivre quelque chose de fort aux enfants durant l'été», m'explique Pénélope.

Chaque année, une thématique est choisie pour approfondir la parole de Dieu. Elle se décline sous de multiples facettes. En plus des temps de prière proposés, on met en scène l'évangile en jouant des personnages. On présente aussi la vie d'un saint. L'an passé, par exemple, un animateur jouait le rôle de mère Térésa à divers moments de sa vie. Dans le grand jeu, on donnait des contraintes aux enfants – comme de marcher sur une jambe – pour qu'ils comprennent l'importance de la solidarité quand on a des handicaps, à l'image de la réalité de Calcutta.

«L'entraide et l'amour, ce sont des thèmes qui reviennent souvent et toujours, remarque Pénélope en riant. L'esprit de famille, c'est vraiment cultivé au camp. On crée des liens tellement facilement ici. À chaque fin de camp, je pleurais et je ne voulais pas partir. Je voulais tout le temps revenir», se souvient la jeune femme de 22 ans, qui est finalement revenue tous les ans jusqu'à devenir animatrice.

Sain(t) dépassement

Si les temps changent, le frère Jasmin est rassuré de constater que les jeunes, eux, n'ont pas changé. Ils gardent leur nature fougueuse et exploratrice. Ils ne sont pas blasés. La preuve, c'est qu'ils désirent revenir au camp l'an prochain, plus aventuriers que jamais, parfois même pour donner au suivant. Les camps familiaux permettent aux plus grands d'aider les plus petits, aux adultes de passer un temps gratuit avec les enfants, différent de la routine à la maison.

Au camp Beauséjour, le risque est mesuré, encadré, vécu dans un environnement qui favorise l'apprentissage.

Les frères du Sacré-Cœur s'en donnent à cœur joie en transmettant «la pédagogie de la confiance». «Le regard de l'adulte sur le jeune peut le transformer autant positivement que négativement, le propulser ou engendrer chez lui des effets dévastateurs», constate le frère Jasmin, par son expérience tant avec des jeunes de la rue que dans les camps.

Au camp Beauséjour, le risque est mesuré, encadré, vécu dans un environnement qui favorise l'apprentissage. «Certains jeunes ont peur de l'eau ou manquent d'équilibre dans un parcours

d'hébertisme. Ils n'ont pas l'occasion de faire ce type d'activités dans leur quotidien. On leur dit qu'on va avancer avec eux à leur rythme. Accomplir de petites victoires les aide à gagner confiance en eux. Ils peuvent l'appliquer ensuite dans leur vie», observe-t-il.

Tout est grâce

Au camp Bonaventure, après la baignade, on s'exerce à faire des nœuds tenseurs. Pas tant pour la beauté du savoir théorique, mais surtout pour le mettre en pratique dans l'expédition du lendemain: les jeunes devront construire un abri avec de la corde, des bâches et des branches de sapin pour se garder au chaud et au sec durant la nuit. Chargés comme des mulets, ils transporteront tout, qu'importe l'humeur de la météo.

À tout coup, les jeunes en sortent indemnes, mais pas sans avoir rencontré leurs limites. C'est la grâce du camp: pleurnicher, souffrir. Qu'à cela ne tienne, les jeunes sont heureux de s'être dépassés. Les quelques écorchures, les piqures de mouches, les angoisses ou les prises de bec n'ont pas le dernier mot.

Les plus vieux reviennent y travailler bénévolement comme animateurs, tant l'expérience les a marqués. André Bisson me désigne l'un d'entre eux: «Tu vois Louis, le chef? Il prend toutes ses vacances pour revenir au camp, et il est étudiant en médecine!»

Érigés en modèles pour les plus petits, ils souhaitent leur transmettre la rencontre de Dieu faite dans le soutien d'un frère, dans la beauté d'une forêt d'épinettes, en chassant les moustiques, en chantant sous la pluie ou en transportant son sac de couchage détrempé. C'est comme ça qu'on se sent vivre, qu'on accueille la grâce.

Encore plus de camps de vacances chrétiens ou d'inspiration chrétienne au Québec

- Camp d'été postconfirmation de la Paroisse Notre-Dame-de-Beauport à Québec
- Le Camps de jeunes de l'*Accueil à la ferme* à Sainte-Thècle
- Le camp de jour de l'unité pastorale Saint-Basile-Saint-Bruno à Saint-Basile-le-Grand
- Camp De-La-Salle à Saint-Alphonse-Rodriguez
- Centre Notre-Dame de la Rouge à Greenville-sur-la-Rouge
- Camp Mère Clarac à Saint-Donat
- Camp Valderi pour jeunes filles à St-Mathieu-du-Lac
- Camp Haratan pour jeunes garçons à Rawdon
- *Corps à coeur*, un camp sur la théologie du corps

Sarah-Christine Bourihane

Vous l'avez sans doute déjà lue dans nos pages, puisque Sarah-Christine Bourihane figure parmi les plus anciennes collaboratrices du Verbe ! Après un parcours universitaire en théologie, en philosophie et en journalisme, elle a découvert une vocation : allier foi, réflexion et rencontres. Aussi cinéaste de la relève, elle se sert de l'image comme de l'écrit pour rapporter des témoignages percutants.